

A un cheveu près...

Cela commence par une indiscipline, un geste inhabituel, oublié.

Elle prend des libertés, des risques. Elle suit le mouvement.
C'est si simple.

Ses copines, ses tantes, tant de femmes, les jeunes surtout. La plupart d'entre elles osent enfin.

C'est si grisant de laisser le vent jouer dans ses cheveux, les sentir sur ses épaules.

Être soi-même, se dévoiler...

Courir sur la plage quand les vagues commencent à se chamailler.
Sentir le sel entre ses omoplates, le soleil qui brûle.

Respirer.

Depuis le temps que sa chevelure était enserrée, couverte pour la moindre sortie. Elle avait oublié cette sensation de courant d'air sur la nuque, les tempes, les oreilles. Elle ne se souvenait plus de la caresse d'une couette sur la clavicule, de ce geste machinal quand on cale une mèche derrière son oreille, comme ça sans y prêter attention.

C'est venu comme un printemps précoce. Ces voiles qui se sont envolés. Toutes ces magnifiques chevelures persanes qui chuchotent au vent.

Quand elle court dans la rue, elle fait aussi peu d'efforts qu'un goéland qui se joue des courants d'air par paresse.

Libre et vivante.

Comme une traînée de poudre, les jeunes femmes, quelques garçons aussi défient l'autorité indiscutable. Ils prennent de l'espace, du culot, de l'ampleur. On parle d'eux dans le monde entier, sur les réseaux sociaux qu'on arrive parfois à grappiller quelques minutes.

On les laisse faire...

Ils sont si nombreux, si imprudents. Ils défient, ils défilent, ils parodent, ils provoquent. Certains même bousculent des mollahs, les religieux aux yeux sévères. Renversent leur couvre-chef et se moquent d'eux.

Ils rient, ils parlent fort, ils dansent, ils osent.
Enfin.

Ils avaient fini par oublier qu'on peut entendre de la musique dans la rue, qu'on peut y chanter, qu'elle peut être un lieu de vie et non de corset.

Mais ça ne peut pas durer.

Trop de bonheur peut attirer la colère des Dieux... Ils ont grandi avec cela.

Au fond d'eux-même, ils le savent. On ne peut pas laisser les petits ruisseaux faire une grande rivière...

Alors, la pluie s'est déchaînée... Les coups, les tirs, la prison. Les motos de la police dans les rues, les dénonciations, les règlements de compte. Les disparitions, les viols, la police des mœurs.

L'autorité qu'on restaure.

Elle ne sort plus. Ses amies l'ont appelée, certaines ont été arrêtées. Ses parents le lui interdisent.

Pourtant il y avait de la fierté dans les yeux de son père.
Pourtant il y avait du bonheur dans ceux de sa mère.
Pourtant il y avait de l'admiration dans les yeux de son grand frère.

Maintenant elle a vraiment peur.

On dit qu'ils ont des listes, qu'ils les arrêtent toutes une par une...
On dit qu'il y a des morts... Beaucoup.
On dit que les dirigeants du monde entier les regardent mais qu'aucun ne lèvera le petit doigt pour elles.
On dit que les foules étrangères grondent.

On dit beaucoup de choses mais c'est en deçà de la vérité...

Les morts se comptent par dizaines, les arrestations par centaines, les

coups par milliers.

Le sang couvre les trottoirs. Elle voit dans son reflet, les nuages qui s'amoncellent à nouveau, le retour de l'ordre moral, la fin de la légèreté, le poids d'un Dieu qu'elle refuse de craindre.

Comme si le simple fait d'exister était un combat.

Mais elle ne peut se résoudre à cacher ses cheveux.

Plus maintenant.

Plus jamais.

Cette aventure est trop belle, trop pure.

Elle a vu si loin, impossible de refermer cette fenêtre qu'elle a ouverte pour la première fois. Elle a débroussaillé les ronces d'un jardin qu'elle croyait labyrinthe.

Le paysage est trop beau.

Tant pis, elle va faire un sacrifice...

Ce matin-là, quand ils frappent au petit jour, elle ne dort pas. Elle les attend.

bousculent sa mère, frappent son père, giflent ses petits frères, le grand n'est pas rentré...

saccagent l'appartement, renversent tout. Les étagères, les meubles, la vaisselle. Les murs résonnent des coups de pieds et de crosses.

Elle entend leurs pas se rapprocher dans le couloir. Le bruit de bottes, le son de la terreur, le verre brisé sous leur pas.

Elle imagine leur doigt sur l'acier en virgule de leur gâchette.

Elle attend calmement en regardant par la fenêtre. Dehors, quelques oiseaux griffent le ciel. Leurs ailes frétilent dans l'immensité comme elles le firent face au monde.

Mais quand ils entrent dans sa chambre, ils ne peuvent lui demander de cacher ses cheveux. Ils restent immobiles.

Des lapins dans les phares...

Le silence est si épais.

Calmement, elle va au devant d'eux, les toise.

Son regard est droit et fier.

Plus grand que d'habitude...

Elle ose même un clin d'œil.

Elle se sent libérée d'un poids.

Comme une Reine déchue, une Princesse sans couronne.

Dans un geste las, presque sensuel, elle passe sa main sur son crâne entièrement lisse.

Elle sourit.